

# **Entre observation habitante discrète et entretiens collectifs focalisés d'habitants : de l'utilité à croiser les méthodes**

**Séverine Durand**, Docteure

---

**UMR Pacte, Université Grenoble Alpes, Grenoble**

## **Résumé**

Ce papier présente le dispositif d'une ethnographie de l'habiter avec le risque d'inondation en phase de routine qui a multiplié les formats d'accès à la connaissance. L'« observation habitante discrète », placée au cœur de l'enquête, s'est constituée en une situation sociale particulière qui a permis d'appréhender le sens donné localement à l'habiter avec le risque. Ensuite, face à la rareté des mentions de l'inondation, afin de provoquer des interactions sociales sur le sujet des entretiens collectifs focalisés avec des habitants ont été organisés. Ils ont permis de mettre au jour des logiques sociales explicatives au silence observé sur la question. De la protection initiale de la position « d'observatrice habitante discrète » à l'aisance de l'organisation d'entretiens de groupes au domicile de l'ethnographe, il s'agit de suivre comment je me suis « laissée prendre » par mon enquête avant de conclure par une réflexion sur la valeur épistémologique des résultats ainsi obtenus.

## **Mots clés**

ETHNOGRAPHIE, AUTO-ETHNOGRAPHIE, ENTRETIENS COLLECTIFS, RÉFLEXIVITÉ, EMPATHIE

## **Introduction**

Dans cet article, je voudrais revenir sur le dispositif de recherche que j'ai construit dans le cadre de ma thèse pour investiguer la question de l'habiter avec le risque d'inondation en phase de routine (Durand, 2014), à distance de l'événement. Il s'agissait d'analyser ce qui se cultive collectivement autour de la question de l'inondation; d'explorer ce qui pourrait faire socle à l'élaboration d'une « culture du risque » affermie, ou au contraire se présentait comme autant d'obstacles à sa prise. La volonté de poser le regard sur une scène « de l'ordinaire » posait des questions méthodologiques évidentes. Le premier défi fut donc de penser un dispositif pour

Note de l'auteure : Je remercie le programme ANR Mobiclimex ainsi que l'UMR Pacte pour avoir permis ma participation au colloque à l'origine du présent hors-série. Je remercie l'IRSTEA pour le financement du travail de recherche dont il est question.

observer comment une « possibilité » pouvait impacter la vie ordinaire. Le ressort principal fut de faire varier les formats d'accès à la connaissance, de multiplier les manières de regarder pour saisir le plus finement possible le phénomène étudié. Le dispositif de recherche a ainsi pris de nombreuses formes (observations de type naturaliste, analyse d'archives, conduite d'entretiens ethnographiques, étude des statistiques socio-économiques disponibles, étude de la gestion locale du problème, etc.), mais surtout, elle a combiné une « observation habitante » (Durand, 2014) à la conduite d'entretiens collectifs focalisés entre des habitants. C'est sur cette combinaison originale qui prend au sérieux – jusqu'au parti pris – le caractère expérimental du travail ethnographique que j'aimerais revenir en détail dans cette communication. Au début de celui-ci, dans une perspective d'observateur naturaliste (Goffman, 1967/1974) mon leitmotiv était de ne pas modifier la situation, d'étudier le quotidien au « naturel ». Si le pari est gagné puisque c'est bien cette posture originale qui donne leur force aux résultats et en assure le caractère innovant, avec le recul et au bénéfice du travail réflexif mené sur ma posture pendant l'analyse puis la rédaction, je mesure combien ce souci d'ordre épistémologique a été accentué par une dimension plus personnelle : la crainte « d'être affectée » (Favret-Saada, 1977) par l'enquête, et ainsi de s'engager pleinement sur le terrain. Je pris la mesure de cette affection progressivement, au détour d'un cauchemar de mon fils noyé dans une inondation ou de son inscription à des cours de natation, parmi bien d'autres exemples. Surtout, je prends conscience aujourd'hui de l'engagement progressif qui fut le mien dans l'enquête ethnographique en elle-même. De la protection initiale offerte par la position « d'observatrice habitante discrète » (1) – que je tardais à vouloir quitter – à l'aisance de l'organisation à mon domicile d'entretiens de groupes avec des personnes de mon entourage quotidien (2) je me suis « laissée prendre » (Favret-Saada, 1990) par mon enquête.

### **Une position « d'observatrice habitante discrète » : entre observation de l'Autre et expérimentation personnelle**

Le premier et principal outil méthodologique de ma recherche de thèse fut ce que j'ai nommé une « observation habitante discrète » (Durand 2014) qui inscrit mon travail dans la lignée des travaux d'auto-ethnographie par la convocation de mon propre ressenti dans l'analyse. Cette posture n'a pas son origine dans une position épistémologique choisie a priori, mais est le fruit d'une construction située du dispositif de recherche qui l'a amené au cœur de l'enquête. En clair : de mon point de vue la méthodologie doit être pensée pour servir l'enquête, elle ne saurait la prédéfinir. Ainsi, comme dans la majorité des travaux de tradition ethnologique, la posture de recherche adoptée s'est traduite par une installation sur le terrain et une immersion dans la vie locale. Dans une manière de faire inspirée de la *Grounded theory* (Glaser & Strauss, 1967/2010), les notes de terrain ont été mises au propre<sup>1</sup> régulièrement et

ont permis de tester de premiers classements thématiques. Ces derniers, croisées aux thématiques relevées dans les entretiens notamment, ont participé à construire l'ordre logique de la présentation du travail dans le mémoire de thèse; révélant combien la collecte des données et le processus d'analyse fonctionnent forcément simultanément (Charmaz, 1983, cité par Ellis, Adam, & Bochner, 2011). À la différence de la *Grounded theory* cependant, ici la description ethnographique se nourrit d'anecdotes incluant le personnel, de réflexivité, de discours à plusieurs voix pour permettre de convoquer le lecteur à entrer dans une expérience en train de se faire, une recherche en train de s'écrire (Ronald, 1992, cité par Ellis et al., 2011) et où les éléments concrets rencontrent des analyses plus abstraites sans être situés sur une échelle de valeurs. La manière de restituer le travail l'inscrit alors dans une ethnographie narrative : l'histoire du milieu que je propose a incorporé mes propres expériences d'ethnologue à la description ethnographique des autres. L'objectif du travail d'écriture était bien l'investigation de l'Autre que l'expérimentation du phénomène par soi-même tout comme la prise au sérieux de l'interaction enquêté/enquêteur sont venues nourrir (Tedlock, 1991).

Cette « observation habitante » (Durand, 2014) présente la particularité d'avoir été menée avec une tentative d'interférer le moins possible sur les conditions d'énonciation du risque. Cette « observation habitante discrète » n'empêcha pas mon implication. Seulement, et c'est ce qui constitue une des originalités de l'approche, cette implication ne s'est pas faite, dans un premier temps au moins, en tant qu'ethnologue des inondations, mais comme celle d'une nouvelle habitante, parmi d'autres. Parler « d'observation habitante discrète » ne signifie pas pour autant que j'ai adopté une attitude passive, cette observation s'est armée de plusieurs dispositifs. Au-delà de l'appréhension d'un mode d'habiter considérée dans sa globalité, il s'agissait de repérer de manière systématique les cadrages situationnels où la question de l'inondation était thématisée dans les discours ou organisatrice de pratiques. Les observations dans des lieux publics, lieux de partage social des émotions, ont été programmées à des moments variés et cette programmation fut particulièrement sensible aux conditions météorologiques ou aux événements de l'actualité. S'il ne fut pas question de lancer la discussion sur le sujet, mais au contraire de la laisser venir dans les situations d'interaction où cela s'y prêtait, les relances ont été réfléchies en fonction de la recherche. Dans d'autres cas, il s'est agi de provoquer de telles thématisations. Un exemple est celui de l'opportunité qu'a offerte une alerte météorologique de se positionner en tant que nouvelle habitante pour formuler une demande d'information en mairie et ainsi investiguer en temps réel la gestion communale de la prétendue « peur des habitants ». Mais cette posture « d'observation habitante discrète » vient bousculer le rapport enquêteur-enquêté tel que les disciplines le conçoivent classiquement, et ce à deux niveaux. D'une part parce que cette position contrarie le principe de transparence vis-à-vis de l'enquêté et d'autre part – et c'est la

conséquence du premier point – parce que la frontière entre ce que l'on peut observer sans le dire et le non-respect de l'intimité peut alors paraître ténue. En guise de réponse, deux points également. Si je n'ai pas dit clairement que je m'intéressais au « vivre avec la possibilité d'une inondation », il n'a pas pour autant été nécessaire de mentir. L'étiquette d'ethnologue a cela de pratique qu'elle encourage rarement l'interlocuteur à poser davantage de questions. Lorsque des habitants s'enquéraient de mon activité, je répondais que je travaillais en sciences sociales sur les risques liés à l'eau. Et surtout, si cette observation n'était pas explicitement annoncée, elle ne s'est jamais autorisée à aller au-delà de ce que les enquêtés révélaient publiquement dans la majorité des cas. Dans les autres cas, par exemple les interactions en public limitées comme les discussions en face à face, un effort de discernement de ma part fut nécessaire pour établir des limites dans mes observations afin d'en exclure celles qui relèveraient de l'intimité des personnes. Par ailleurs, il est un bon indicateur du respect et du tact qui a accompagné cette première phase de travail. Lorsque j'ai expliqué aux personnes de mon entourage, en seconde phase, la raison de mon installation sur ce terrain et mon sujet de travail précisément, aucune réprobation ne m'a été adressée, et je n'ai ressenti par la suite aucune prise de distance à mon égard.

Au-delà de cette question déontologique importante, il s'agit ici de s'interroger sur les situations sociales spécifiques offertes par une telle posture de recherche. L'implication sur le terrain ne consistait pas seulement à s'intégrer aux réseaux sociaux locaux en avançant « masquée », mais avait pour ambition l'« appréhension immédiate et sensible du réel » (Nicolas, 2008, p. 92). En acceptant d'intégrer ma propre subjectivité à l'analyse, l'information recueillie devenait contingente de ma propre expérience, du fait même de vivre comme une habitante parmi les autres, intégrée donc au groupe des habitants. En ce sens, l'auto-ethnographie est perçue ici comme un point de départ, ou un poste d'observation, d'où il est possible d'observer des éléments socioculturels plus larges. Les questions relevées du point de vue personnel n'ont d'autres fins que d'être utilisées pour interroger une question sociale dépassant le ressenti individuel (Coles & Knowles, 2001). Cette intégration fut particulièrement prégnante autour de la scolarisation de mon fils. Dans ce cadre, je participai notamment au réseau des parents d'élèves en m'associant à la liste FCPE<sup>2</sup> comme représentante des parents. Cette position m'inscrivait de fait dans un réseau parental « partageant ou supposé partager les conflits et les tensions ou au contraire les penchants et les sympathies contre tel(s) ou telle(s) » (Nicolas, 2008). Dans les nombreuses situations qui se déployèrent autour de cette position et plus généralement de la scolarisation de mon fils, mon implication sur le terrain s'est ainsi faite plus « affectivement ». De plus, cette implication devenait alors « mutuelle » pour les autres parents concernés en ce que « j'avais pris part à quelque chose qui les concernait » (Féraud, 2010, p. 43). Ainsi que Laurence Nicolas l'a analysé concernant sa situation particulière d'ethnographe ayant un lien affectif avec un acteur de son

terrain, « durant ces moments de haute perturbation, la question de l'empathie qui me troublait régulièrement s'évanouissait. J'étais "affectée", au sens de Jeanne Favret-Saada, en prise directe avec l'expérience concrète » (Nicolas, 2008, p. 97).

L'imbrication du personnel et du professionnel de mon expérience d'habitante ethnographe a produit plusieurs situations sociales qui ont révélé tout l'intérêt de l'approche auto-ethnographique pour l'appréhension du « vivre avec le risque ». Les épisodes de déménagement ont été particulièrement riches en ce sens. Au-delà du bénéfice de considérer la subjectivité du chercheur, le moment de l'emménagement constituait déjà un moment d'observation privilégié des logiques immobilières locales d'une part, mais aussi des comportements d'accueil des voisins, et donc de la thématisation potentielle de la question des inondations, voire même de sa « transmission ». Le premier logement trouvé sur le terrain (paradoxalement très prisé) s'est rapidement avéré inadapté pour y vivre sereinement avec mon jeune fils à cause de l'exposition à un autre type de risque (présence de chiens dits dangereux en voisinage sans entente entre voisins sur les pratiques à adopter). En forçant le déménagement, et donc la recherche d'un nouveau logement ainsi que de nouveaux locataires pour ce logement à quitter, cet épisode s'est constitué en une véritable opportunité pour l'enquête. Il a ainsi été possible de réaliser plusieurs visites et d'aborder en « situation naturelle » avec les locataires potentiels les raisons de leur envie d'habiter Lattes. Mais en plus, le déménagement, forme « d'épreuve de l'habiter » (Breviglieri & Trom, 2003), en atteignant directement l'intimité profonde (puisque'il nous faut changer du lieu où l'on peut se sentir chez soi, en sécurité), constituait un des moments privilégiés où l'approche auto-ethnographique prenait tout son sens. Pour fuir le risque engendré par la présence de ces chiens dangereux, il fut nécessaire de quitter ce logement à l'étage pour emménager dans un autre en rez-de-chaussée, exposé, lui, plus directement à l'inondation. En me permettant d'expérimenter personnellement les limites d'une lecture rationnelle des comportements face aux risques, cet épisode (un exemple parmi de nombreuses autres situations), par l'implication de ma subjectivité a participé de l'appréhension du sens donné localement à l'habiter (exposé au risque).

### **Intégrer des entretiens collectifs focalisés à l'enquête ethnographique : de l'observation expérientielle à l'expérience provoquée**

Face à la rareté robuste des mentions de l'inondation dans les conversations courantes – qui figure comme l'un des résultats principaux de la thèse – une dernière phase d'investigation a consisté à créer un dispositif expérimental d'observation des interactions sociales sur le sujet par l'organisation d'entretiens collectifs focalisés avec des habitants afin de générer les paroles qui n'étaient pas venues spontanément. Il s'agissait également de mettre à l'épreuve des acteurs les premiers éléments d'analyse du matériau récolté. Plusieurs moyens d'observation des pratiques et des dire avaient

été utilisés jusque-là : « l'observation habitante », l'observation de réunions publiques variées<sup>3</sup>, l'analyse des archives de la presse locale et son suivi pendant l'enquête, ainsi que la conduite d'entretiens individuels semi-directifs. Les entretiens individuels m'avaient permis de confirmer certaines analyses issues de mes observations et des résultats présentés dans la bibliographie du domaine ainsi que d'ouvrir des pistes sur les dimensions sociale et collective des systèmes de signification sur le risque inondation. Les discussions des entretiens collectifs furent cadrées sur ces premiers éléments d'analyse. Nous suivons ici le propos de Marc-Henri Soulet (2010) lorsqu'il invite, dans le travail d'interprétation, à ne pas raisonner en termes de preuve, mais de mise à l'épreuve : il s'agissait de tester la résistance des interprétations antérieures. L'observation participante effectuée sur le terrain, depuis trois ans à ce moment-là, avait permis l'observation de multiples scènes d'interactions sociales et d'inférer sur un certain sens partagé à propos du risque, ou du moins d'en dégager certaines caractéristiques. La conduite des entretiens collectifs, en créant des situations d'interactions provoquées, allait me permettre d'observer les bases d'interlocution pour adresser le « problème » de l'inondation. En analysant les interactions sociales dans le groupe, le regard s'est porté autant sur ce qui était dit que sur le comment cela était dit. Il s'agissait de se situer dans le prolongement de « l'observation habitante » et ainsi dans la lignée des « usages ethnographiques de l'entretien collectif ». Cet usage implique de privilégier la recherche de « naturel » à travers les situations. Afin que la discussion revête un caractère proche de la réalité de la vie quotidienne, deux choix méthodologiques en ont découlé : celui de la constitution des groupes et celui du choix du lieu de réunion. J'ai invité et accueilli les habitants à mon domicile, en soirée et autour d'un apéritif dînatoire. Le cadre personnel et idoine au questionnement – puisqu'il s'agissait d'un habitat lattois – visait à encourager le mode conversationnel recherché, s'approchant le plus possible de la situation « naturelle ». Le fait que la plupart des participants soient arrivés avec une participation gustative ou désaltérante pour la « soirée » fournit un indice de leur définition de la situation pareille à la mienne. Pour la constitution des groupes, ceux-ci furent formés par le recours au réseau social établi sur le terrain depuis mon installation. Les trois réunions organisées furent un réel succès dans le sens où la discussion « a pris », les habitants ont longuement échangé et débattu sur les sujets proposés et le matériau ainsi recueilli a permis d'asseoir, et d'affiner, les analyses réalisées à partir des autres matériaux récoltés jusque-là (matériaux issus de l'observation de type naturaliste, des entretiens individuels de type ethnographique, et de l'auto-ethnographie). L'analyse conversationnelle du matériau issu de ces entretiens – extrêmement riche – a permis de mettre au jour des logiques sociales explicatives au silence observé dans le quotidien sur la question. Ce sont ces situations créées qui ont permis de révéler ce qui s'est avéré être un des principaux résultats d'enquête : le frein opéré par le difficile partage du souci dans l'interaction. C'est un point critique de la thèse, car sans ce partage des

inquiétudes, et l'élaboration sémantique que cela pourrait enclencher, on ne voit pas bien sûr quelle base pourrait se développer la « culture du risque » que d'aucuns appellent de leurs vœux (Durand 2014).

**Conclusion : De l'observation à l'expérience, « se laisser prendre par son enquête »**

Enfin, à titre conclusif, il s'agit de questionner plus particulièrement comment le terrain est venu travailler la position que j'entretenais à son égard. Dans le cadre d'une enquête de terrain se situant en terrain dit « proche » et investiguant le quotidien, un double mouvement de distance et de rapprochement était nécessaire. Un travail de distanciation s'imposait afin de poser un regard neuf sur des situations apparaissant comme familières. De manière symétrique, cette mise à distance demandait alors tout autant de se familiariser avec ce qui peut être étranger ou lointain. Personnellement, dans le premier contact avec le terrain, j'ai expérimenté ce qu'Olivier Féraud a nommé une « position d'étrangeté » pour son travail ethnographique dans un quartier de Naples (Féraud, 2010). Ressentant une forme de décalage avec l'ambiance locale, je décidai de prendre au sérieux ce sentiment de malaise et j'ai pris soin pour cela de relever scrupuleusement tous les éléments qui me surprenaient, sur lequel mon regard s'arrêtait, en somme de prêter gare aux « troubles » (Breviglieri, 2006) que je pouvais ressentir. La notion de « trouble », empruntée à Marc Breviglieri est reprise au sens de troubles qui touchent à l'environnement de proximité et qui viennent troubler le bien-être de l'habiter (Breviglieri & Trom, 2003). Il s'agissait de saisir, de délimiter les contours de cette forme de malaise social que je ressentais à habiter là. Le travail de défamiliarisation fut ainsi facilité par une forme « d'opposition » entre ce que cet environnement offre et ce que je recherche à titre plus personnel. En termes de réflexivité sur ma position et d'implication pour la recherche, cela signifie que pendant tout le déroulement de cette « observation habitante », ma distance au terrain s'est jouée au travers de l'antipathie qu'il m'évoquait. Les avantages en termes de distanciation s'entendent par la facilitation offerte par un terrain pour lequel on ne se sent pas émotionnellement affecté et dans la distinction à opérer entre les temporalités d'implication de l'observation, d'analyse et d'écriture du travail ethnographique. Le vécu ethnologique ne peut se confondre totalement avec le vécu ordinaire, mais dans ce cas précis, cette persistance du sentiment d'altérité, s'il peut paraître un avantage en termes de possibilité de distanciation et ainsi d'objectivation dans le travail, constitue certainement une limite à cette approche sensible de l'habiter local. Si j'ai pu partager l'expérience des Lattois d'habiter à Lattes, je n'ai jamais vraiment pu me sentir « habitante » de Lattes au point de me définir « lattoise ». Cependant, si cette limite peut être soulignée pour l'approche ethnographique de l'habiter d'une manière générale, elle ne m'exclut pas – dans ce cas particulier – pour autant de l'expérience de certains habitants au moins. D'une manière générale concernant l'expérimentation

par l'ethnographe, puisqu'il ne suffit pas de s'installer quelque part pour en devenir habitant, au sens d'un habiter qui n'est plus seulement « ce qu'on habite, mais conjointement, ce qui nous habite » (Breviglieri, 2006, p. 9). Et d'une manière particulière ici, puisque mon sentiment m'a finalement permis de partager l'expérience d'autres habitants de Lattes ainsi que le révélera l'analyse. Ne pas se sentir « de Lattes » fait partie des caractéristiques de l'habiter partagées par certains de ses habitants. Mais surtout, la forme « d'antipathie » ressentie à l'égard du terrain n'exclut en rien la position de recherche empathique, nécessaire à la conduite d'une ethnographie, que je me suis attachée à adopter. « Éprouver de l'empathie envers son objet n'est pas exactement la même chose que de procéder par empathie, de la déployer en tant qu'opération de connaissance » (Nicolas, 2008, p. 93.). Laurence Nicolas définit l'empathie comme « le résultat, pétri d'antipathie, de sympathie et de toutes sortes d'émotions dans le face-à-face particulier créé par la posture de l'ethnographe venu s'interroger sur “son” objet de recherche, sur “son” terrain » (Nicolas 2008, p. 92). L'enjeu est scientifique avant même d'être éthique : dans une approche compréhensive (Kaufmann, 1996) l'enquêteur s'intéresse sincèrement et activement à la parole de l'interlocuteur, pour comprendre et discuter ses manières d'agir et de penser. Cela présuppose une forme de neutralité, une vision empathique – et ainsi pénétrante – du monde d'autrui. Ainsi, dans une intention de bien faire, si je ne ressentais pas de sympathie pour mon terrain, je m'efforçais dans mon travail à procéder par empathie en veillant à considérer l'ensemble des acteurs de la manière la plus compréhensive possible. Mener cette enquête de terrain a ainsi été, à un niveau personnel, très engageant dans le sens où cela m'a conduite à vivre plusieurs années dans un milieu qui ne me correspondait pas et d'y engager la vie de ma famille. Engagement certainement encore plus total dans ce contexte d'altérité, en ce que mener une « observation habitante » (Durand, 2014) implique d'étendre la position d'acceptation inconditionnelle que l'on se doit d'adopter dans le cadre de l'entretien ethnographique à la vie de tous les jours, et ce fut – régulièrement – coûteux, humainement, d'y veiller.

Surtout plusieurs expériences de « l'observation habitante » m'ont permis d'acquérir de riches informations me permettant de faire personnellement l'expérience de certains événements dont je cherchais à dessiner les contours. Ainsi, si mon affection par le terrain ne s'est pas jouée directement par celui-ci, le fait d'y déployer ma vie personnelle, et particulièrement d'y adjoindre celle de ma famille, a participé à en « être affectée » au sens théorisé par Jeanne Favret-Saada (1977). Cette auteure, dans la même veine que les tenants de l'auto-ethnographie, a appelé dans ses travaux (et montré avec force l'intérêt) à réhabiliter la sensibilité de l'enquêteur dans son travail d'interprétation. Elle différencie son approche de celle mentionnée plus haut où la position empathique procède d'une opération de connaissance (Nicolas, 2008), et propose d'accepter de participer au sens d'en être affecté. Cette affection ouvre selon

elle une communication spécifique avec l'autre : « Une communication toujours involontaire et dépourvue d'intentionnalité » (Favret-Saada, 1990, p. 6). Si je partage le point de vue de Laurence Nicolas sur l'empathie en tant qu'opération de connaissance, je rejoins néanmoins aussi celui de Jeanne Favret-Saada qui place l'affection personnelle du chercheur au cœur de son protocole de recherche. Ces deux opérations m'apparaissent non seulement comme « non exclusives », mais gagneraient, il me semble, à être plus systématiquement associées. S'il s'agit de prendre au sérieux la valeur de la subjectivité dans la production de la connaissance, il s'agit aussi selon moi de ne pas rejeter pour autant les autres formes d'accès, dites plus « objectives », à cette connaissance. Dans le cas présent au moins, sur la question de l'oubli du risque investigué par ce travail de thèse, si les résultats de l'enquête se sont révélés intéressants, et plus particulièrement si la contribution de l'auto-ethnographie a été jugée pertinente, ce n'est que parce que ce qu'elle faisait ressortir pouvait être mis en parallèle avec les autres types de matériaux ethnographiques récoltés.

## Notes

<sup>1</sup> Action réalisée pour des fins pratiques au départ, celles de numériser les informations afin de les transmettre à mon directeur de thèse qui se nourrissait ainsi des éléments de terrain pour alimenter sa réflexion « à distance », mais qui s'est vite révélée tout à fait utile pour l'analyse. Elle a permis en impliquant une mise à distance avec l'observation du terrain, de rendre plus dynamique le va-et-vient entre l'enquête de terrain proprement dite et l'analyse.

<sup>2</sup> Fédération des Conseils de Parents d'Élèves. Voir [www.fcpe.asso.fr](http://www.fcpe.asso.fr)

<sup>3</sup> Conseils municipaux, réunions d'information sur les travaux de protections, réunion annuelle d'information pour l'accueil des nouveaux venus, vœux publics du maire.

## Références

- Breviglieri, M. (2006). Penser l'habiter, estimer l'habitabilité. *Tracés*, 23. 9-14.
- Breviglieri, M., & Trom, D. (2003). Troubles et tensions en milieu citadin. Les épreuves citadines et habitantes de la ville. Dans D. Céfaï, & D. Pasquier (Éds), *Les sens du public : publics politiques et médiatiques* (pp. 399-416). Paris : Presses universitaires de France.
- Coles, A. L., & Knowles, J. G. (Éds). (2001). *Lives in context : the art of life history research*. Lanham, MD : AltaMira Press.
- Durand, S. (2014). *Vivre avec la possibilité d'une inondation? Ethnographie de l'habiter en milieu exposé... et prisé* (Thèse de doctorat inédite). Aix-Marseille Université, France.

- Ellis, C., Adam, T., & Bochner, A. P. (2011). Autoethnography : an overview. *Forum Qualitative Social Research*, 12(1). Repéré à <http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:0114-fqs1101108>
- Favret-Saada, J. (1977). *Les mots, la mort, les sorts*. Paris : Gallimard.
- Favret-Saada, J. (1990). Être affecté. *Gradhiva*, 8, 3-9.
- Féraud, O. (2010). *Approche du quartier populaire à Naples dans Voix publiques. Environnements sonores, représentations et usages d'habitation dans un quartier populaire de Naples* (Thèse de doctorat inédite). École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Paris.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorie ancrée* (M.- H. Soulet et K. Oeuvery, Trad.). Paris : Armand Colin. (Ouvrage original publié en 1967).
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction* (A. Kihm, Trad.). Paris : Éditions de Minuit. (Ouvrage original publié en 1967).
- Kaufmann, J.- C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan.
- Nicolas, L. (2008). L'empathie, aporie ou doute méthodologique? *Journal des anthropologues*, 114-115, 91-108. Repéré à <http://jda.revues.org/316>
- Soulet, M.- H. (2010, Juin). *Interpréter, avez-vous dit?* Communication présentée à l'université d'été en sociologie : Régimes d'explication et pratiques de terrain. Université de Lausanne, Suisse.
- Tedlock, B. (1991). From participant observation to the observation of participation : the mergence of narrative ethnography. *Journal of Anthropological Research*, 47(1), 69-94.

*Séverine Durand est docteure en sociologie de l'environnement. Ses travaux ethnographiques portent sur les rapports ordinaires aux risques naturels ou plus largement au changement climatique. Ils combinent de nombreux formats d'accès à la connaissance. Dans le cadre du programme MOBICLIMEX, elle se concentre sur les trajectoires résidentielles en zone inondable en utilisant la méthode des récits de vie.*